

Une grande abbesse du XXème siècle: M. Pia Gullini.

Dans les réalités de l'histoire et de la vie de nos communautés, il y a des chemins qui échappent à une analyse superficielle: il faut creuser en profondeur pour reconnaître les voies secrètes dont la Providence se sert pour se frayer un chemin parmi les contradictions humaines.

On s'étonne parfois de la fécondité de la communauté de Vitorchiano, qui a donné naissance à beaucoup de fondations. Cette vitalité qui tient du miracle, peut s'expliquer par la loi évangélique du grain de blé qui meurt et qui, en mourant, donne beaucoup de fruit. Tout le monde connaît le sacrifice de Soeur Maria Gabriella, mais, dans l'histoire complexe de la communauté qui a été longtemps la Cendrillon de l'Ordre par ses origines et sa pauvreté matérielle et intellectuelle, il y a eu un autre grain moins connu, d'une qualité quelque peu extraordinaire: M. Pia Gullini, abbesse de Grottaferrata de 1931 à 1940 et de 1946 à 1951. En elle, l'humilité, la maternité et le sens de l'Eglise ont atteint, à notre avis, un degré exceptionnel.

Nous savons que M. Pia a toujours eu le désir de faire une fondation; elle comparait ce désir à un arbre qu'elle avait cultivé et que les autres (les supérieurs et les circonstances) avaient continuellement taillé, mais qui était toujours vivant. En 1948, elle écrivait à un abbé de l'Ordre: « *Quand le Seigneur voudra, Il dira à cet arbre: « Fais pousser tes fleurs, ce sera son printemps et personne ne pourra arrêter sa floraison* ». Et au même correspondant, quatre ans après: « *L'Eternel procède doucement, mais parvient toujours. Je suis sûre de Lui et je Lui laisse son infinie liberté. Si je suis déjà avec Lui quand Il réalisera ce désir, j'aiderai doublement.* »¹

Prophète, M. Pia l'avait été en plusieurs occasions: par rapport à l'oecuménisme alors naissant et à l'utilité de diffuser le simple message d'amour et de donation de Soeur Maria Gabriella, mais aussi à l'égard de sa propre mort et de l'impossibilité pour elle de rejoindre sa communauté à Vitorchiano, où elle avait été transférée de Grottaferrata en 1957. Et nous savons bien que les prophètes n'ont jamais eu une vie facile...

Sa vie.

Elle est née le 16 août 1892 à Verona, où sa famille a résidé plusieurs années à cause du travail de son père. Maria Elena Gullini appartenait à une famille bolognaise de haute bourgeoisie. Son père, Arrigo, était ingénieur dans les Chemins de fer: il travailla en Italie et au Montenegro. Il s'installa, avec sa famille, à Rome, probablement à cause des études universitaires de ses trois enfants. Il fut sous-directeur des Chemins de fer de l'Etat et président-administrateur de l'importante Société des Chantiers de Gênes, l'Ansaldo.

La mère, Celsa Rossi, était une femme d'exceptionnelle beauté, bonté et intelligence; dans sa jeunesse elle avait songé à la vocation religieuse, mais n'avait pu la réaliser: très pieuse, elle vivait sa foi avec intensité et cherchait à la transmettre à ses enfants. Réservee, n'aimant pas tout ce qui était vain, elle laissait volontiers sa fille aînée, belle et entreprenante, la remplacer dans les obligations mondaines: Maria accompagnait donc son papa aux diverses réceptions et repas de la haute société. Une amie rapporte que, dans le bureau de l'ingénieur Gullini, il y avait un grand portrait à l'huile de Maria en habit de soirée noir et blanc, très décolleté et avec les bras nus – au grand mécontentement de sa mère – un portrait qui révélait la part que l'aînée avait dans la vie de société de son père. M. Pia racontait que ce fut lors d'un bal, faisant l'expérience de son insatisfaction devant les choses futiles et passagères, qu'elle prit sa décision de suivre la vocation religieuse.

De 8 à 18 ans, elle avait étudié à Venise, chez les Dames du Sacré-Coeur, y recevant l'éducation donnée en ce temps-là aux filles de bonne famille. L'enseignement était donné en français. Avec son tempérament d'artiste, Maria excellait en musique et en peinture. A 10 ans, elle reçut la première communion des mains du Patriarche Joseph Sarto, le futur Saint Pie X. A l'âge de 12 ans, elle courut un danger de mort du fait d'une péritonite tuberculeuse qui lui laissa, toute sa vie

durant, une fâcheuse disposition à la fatigue. Elle était très vive, fière et frondeuse, même violente, désireuse de liberté, avec des qualités évidentes de « leader »; elle aimait la nature, compatissait profondément aux souffrances d'autrui et aux besoins des pauvres, droite et loyale, sans la moindre trace de respect humain. Elle passait ses vacances d'été dans la villa du domaine familial près de Bologne ou au Montenegro. A cause du travail de son père, elle fut marraine lors de l'inauguration de tronçons ferroviaires et les photos de famille la montrent avec des bouquets de fleurs en mains tandis qu'elle coupe les rubans. Les parents éloignés ou les paysans se souviennent encore de l'arrivée de la « Demoiselle » à la maison de campagne des grands-parents et comment elle était attentive à s'occuper de leurs besoins matériels et spirituels.

Elle étudiait, avec son père, l'anglais et l'allemand avec la méthode Berlitz – une nouveauté à l'époque ! – et avec un « teacher » qui venait à la maison pour les leçons pratiques. Sportive, elle aimait le patinage et l'équitation, fréquentant les manèges de Rome. Après la déclaration de guerre, elle avait suivi le cours d'infirmière à « La Samaritana », avec le désir d'aller au front pour soigner les soldats blessés. Son père s'opposa au projet. Maria allait à la messe presque chaque matin avec sa maman et faisait le catéchisme aux enfants de l'élégante paroisse de St Camille et de celle, périphérique, de Ste Hélène au Prenestino, qu'elle chérissait. La fréquentation des Petites Soeurs de l'Assomption de Via Nino Bixio l'avait conduite à les accompagner souvent, pratiquant avec elles l'aide aux pauvres.

Aux demandes en mariage qui lui étaient faites, elle opposait des refus qui désolaient la famille: « *Non, il n'est pas beau ! Il manque de finesse ! Il est trop grand ! Il est trop petit!...* » Poussée à réfléchir en présence d'un parti « idéal », elle avait consenti à se fiancer, mais non officiellement, avec un jeune ingénieur de Venise très sympathique, mais quand celui-ci, officier au front, voulut que leur lien fut précisé, Maria, qui avait pris conscience de sa vocation religieuse, répondit à son ami qu'elle ne l'épouserait pas.

Son confesseur et directeur spirituel était un Père du St Sacrement bien connu, le Père Di Lorenzo ; il fut celui qui s'opposa avec le plus d'acharnement à son entrée à la Trappe (d'après lui, avec le tempérament qu'elle avait, exubérant et porté à l'autonomie, il n'était pas possible que Maria choisisse le silence et l'obéissance des Trappistes), mais il devint, par la suite, un hôte assidu de Grottaferrata. Du reste, Maria Gullini, dans un premier temps, n'avait pas eu la moindre intention d'entrer à la Trappe. Le service et l'assistance aux pauvres l'attiraient dans une Congrégation moderne et, malgré l'opposition de sa famille, elle avait demandé son admission chez les Petites Soeurs de l'Assomption. Grande, belle, pleine de vie et intelligente, elle avait trop de qualités exceptionnelles pour être acceptée « sic et simpliciter ». Mère Thérèse, la Supérieure, l'envoya prendre conseil auprès de Dom Norbert Sauvage, Procureur des Trappistes et celui-ci lui fit faire une retraite de 8 jours à la Trappe de Grottaferrata, en clôture.

C'était le 14 novembre 1916 et Maria écrivait: « *Je fais cette retraite en priant pour les pécheurs: quant au résultat, Seigneur, inspire le Père et je ferai exactement ce que lui me dira* ». ¹ Et Dom Norbert qui, au début de sa retraite lui avait annoncé: « *Nous parlerons de Jésus Christ* », lui dit: « *Mademoiselle, il me semble que vous êtes appelée à une vie d'amour; Jésus semble vouloir de vous le sacrifice complet. Votre nature veut la vie active, votre âme exige et réclame la vie contemplative* » et lui proposa carrément la Trappe. « *Mais pas ici. A Laval, un des premiers monastères de l'Ordre, il y a 80 moniales, parmi lesquelles beaucoup de jeunes. Un diable comme vous, dans une telle masse de religieuses ne se fera pas trop remarquer* ». Il est très probable que Dom Norbert avait pensé assurer à la demoiselle Gullini une bonne formation monastique pour la faire, ensuite, retourner à Grottaferrata pour diriger la communauté, mais les documents ne permettent pas d'affirmer qu'il y ait eu un accord avec l'abbesse de Grotta à ce sujet.

Mais il est certain qu'à partir de ce moment commença pour Maria une période de combat: avec ses parents, avec son confesseur et d'autres prêtres qui accusaient Dom Norbert de lui avoir monté la tête, mais surtout avec elle-même, qui ne voulait pas se rendre à la grâce. Le résultat de ce

¹ Cette citation et les suivantes, qui n'ont pas de référence explicite, sont tirées des Notes et Documents, gardés dans les archives de Vitorchiano.

combat fut la victoire de son « doux Seigneur » et l'entrée de Maria à Laval le 28 juin 1917. La façon d'agir, sans inhibition, de la jeune fille déconcerta les religieuses de Laval, comme elle avait déjà stupéfait les moniales de Grottaferrata, mais la vocation était évidente, comme aussi la bonne volonté de la candidate, et pour cela, on prit patience des deux côtés. Le 29 septembre 1917, S. Pia (le nom lui avait été donné en souvenir du Pape qui lui avait donné la première communion à Venise) prit l'habit cistercien; le 16 juillet 1919, elle prononça ses premiers vœux et, 3 ans plus tard, à la même date, elle fit sa profession perpétuelle.

En 1923, elle fut nommée Maîtresse des soeurs converses, qui étaient environ une quarantaine. Voilà Mère Pia, à Laval, telle que l'évoquent les soeurs converses: “ *Mère Pia est devenue Mère Maîtresse presque aussitôt après sa profession. Ma Révérende Mère Lutgarde² avait confiance en elle; elle disait que, à part quelques défauts extérieurs, ma Mère Pia était parfaite. C'est elle que j'ai aimée le plus; c'est elle qui m'a fait le plus de bien: j'étais ravie de l'entendre parler de Jésus et de voir son esprit de foi.*”

“ *Elle était une âme ardente d'amour de Dieu; elle aimait la Règle. Elle allait faire la toilette des soeurs anciennes, arranger leur couche avant 4 heures. Elle n'avait jamais travaillé au jardin, mais elle venait bêcher avec les soeurs et elle les remerciait après...Elle avait des qualités pour tout...*”. Sa Mère Maîtresse rappelait son extrême simplicité et la décrivait comme une âme magnanime, ardente, capable de tous les sacrifices.

A partir de 1923, Mère Agnès Scandelli, Abbessse de Grottaferrata, avait demandé de l'aide en personnel à Laval pour la très pauvre communauté italienne; mais Mère Lutgarde n'avait pu le lui donner - à contrecœur – que 3 ans plus tard ! Et cette aide, c'était naturellement l'italienne Mère Pia: “ *Nous faisons un beau sacrifice et Mère Pia aussi; mais nous ne voulons rien refuser au Bon Dieu* ”.³ Il y avait une autre raison en faveur du rapatriement de la jeune moniale: Mère Pia souffrait d'un début de tuberculose et on espérait qu'un changement d'air lui ferait du bien, ce qui, en effet, advint, bien que lentement.

Mère Pia arriva à Grottaferrata le 9 novembre 1926. Le dur départ de “son” monastère de Laval fut très douloureux, et l'insertion dans sa nouvelle communauté tout autre que facile. La nouvelle arrivée, de culture et de formation différentes, malade, avec des dons humains exceptionnels, provoqua des réactions de rejet. Sa décision, l'année suivante, de faire sa stabilité à Grotta, eut quelque chose d'héroïque, étant donné les circonstances. Les « Chroniques » parlent d'une pression de la part de ses parents pour la retenir en Italie⁴, mais d'après quelques lettres ou autres documents il est possible de deviner une discrète insistance de la part des Supérieurs Majeurs, préoccupés de l'avenir de Grotta, privée de soeurs capables de succéder à l'Abbessse, âgée et malade. Ayant laissé son monastère dans les dispositions intérieures d'un entier sacrifice - *un sacrifice ne se refuse jamais...*, *j'irai où Dieu m'appelle* -, Mère Pia surmonta son désir de revenir à Laval et les insistances de Laval pour la recouvrer: elle continua, cependant, la correspondance avec sa très chère Mère Lutgarde jusqu'en 1942, et, avec la communauté, jusqu'à trois ans avant sa mort. La situation très difficile de la communauté de Grotta, très attachée à son Abbessse, pesa lourdement sur la santé déjà fragile de Mère Pia qui, en 1928, vit s'aggraver ses crises de foie au point qu'elles l'obligèrent à subir une intervention chirurgicale - en ce temps-là assez délicate -, qui la mit pendant quelques jours en péril de mort. A ce moment-là, une soeur converse, parmi les anciennes, offrit sa vie pour le rétablissement de sa jeune consœur. Celle-ci se remit après un séjour dans sa famille, fut Sous-Prieure, infirmière, puis, Prieure, faisant preuve d'une totale obéissance à Mère Agnès, bien qu'elle souffrît beaucoup de choses qui, dans la communauté, auraient dû être changées et qui ne l'étaient pas.

En 1931, Mère Agnès Scandelli, après 33 ans de supérieurat, donna sa démission. Mère Pia fut alors nommée Abbessse par décision pontificale, à la suite d'un décret du cardinal Lega, évêque de Frascati, qui porte la date du 30 décembre 1931. Il avait été impossible, en effet, de procéder à

² Lutgarde Hémerly, abbessse de Laval de 1900 à 1944

³ Lettre de M. Lutgarde au Rév.me Abbé Général – 24-X- 1926

⁴ Vitorchiano – CRONACHE – 1875 /1975, p. 142

une élection régulière, étant donné l'affection que portaient les moniales à leur ancienne Supérieure. Il n'est pas difficile d'imaginer le courage et la foi nécessaires dans une situation aussi particulière: mais Mère Pia sut gagner l'estime et l'amour de la communauté qui la confirma, quasi à l'unanimité, lors des élections de 1935 et de 1938. Elle voulait faire de Grotta une trappe "*comme je l'ai vue, moi-même* ", faisant allusion à son Laval tant aimé. Bien que les murs mêmes du couvent fussent imprégnés de prière et d'esprit de sacrifice, Grottaferrata ressemblait plus à une communauté franciscaine qu'à une communauté cistercienne. Entreprendre une transformation était ardu en raison de la misère - bien des fois, la facture mensuelle du boulanger était payée par la famille Gullini -, en raison aussi du peu d'étendue et de productivité de la propriété (deux hectares et demi), et encore en raison de la maison peu adaptée, du petit nombre des choristes, de la présence de quelques soeurs qui lui étaient hostiles, et, plus tard, de l'éclatement de la seconde guerre mondiale.

En 1939, Soeur Maria Gabriella mourut et commença alors pour Grotta et son Abbessse une période de grande fécondité, mais aussi très orageuse. En décembre 1940, donc avant la fin de son troisième triennat, Mère Pia fut contrainte de donner sa démission. "*Les difficultés - le cas n'était pas nouveau, s'agissant d'une femme intelligente et de forte volonté - vinrent surtout des supérieurs masculins. Dans les décisions qui amenèrent sa démission, pesèrent sans doute aussi, outre les points de vue divergents dans la façon de conduire la communauté, la correspondance concernant l'oecuménisme et la publication de la biographie de soeur Maria Gabriella, une ouverture qui n'était pas comprise, ni agréée de tous !*"⁵

L'excellente Mère Tecla Fontana qui lui succéda dans le gouvernement de la communauté, lui confia le noviciat, et Mère Pia, en bonne éducatrice qu'elle était, se consacra avec joie à la formation des jeunes, tout en continuant son énorme correspondance et ses relations oecuméniques.

Six ans plus tard, en 1946, elle fut réélue Abbessse et confirmée, par un vote quasi unanime, dès le premier scrutin de 1949. En ces années-là elle garda aussi la direction du noviciat. Les oppositions irréductibles, bien que très peu nombreuses, cependant persistaient: Mère Pia espérait l'appui du nouvel Abbé Général et du Supérieur de Frattocchie, récemment nommé, pour commencer une fondation à laquelle elle songeait depuis des années; mais, en 1951, avant la fin de son triennat, éclata une crise qui couvait depuis longtemps. Le 19 avril, le Supérieur (qui n'était pas encore élu Abbé) et le Père Immédiat, l'Abbé du Mont-des-Cats, réunirent la communauté après l'office de None et annoncèrent que Mère Pia avait donné sa démission "pour motifs particuliers" et qu'elle avait déjà quitté la communauté. Mère Tecla reprenait les rênes de la communauté comme Supérieure *ad nutum*.

Ce fut un coup de tonnerre dans un ciel serein: la quasi totalité de la communauté ne comprit jamais les vrais motifs de ce départ. Mère Pia attendit à Rome, chez les soeurs Ursulines, que lui fut concédé son passeport. « *Je la vis, ces jours-là qui devaient être très tristes, calme et apaisée: elle donnait l'impression d'une hôte royale et non d'une soeur en voyage d'exil !* ».⁶ Partie pour la Fille-Dieu, elle devait y rester 8 ans, jusqu'à son rappel en Italie. En 1953, il ne lui fut pas concédé de retourner dans sa patrie, ni pour l'élection abbatiale, ni pour les élections politiques, bien que deux autres soeurs italiennes présentes dans le monastère suisse aient pu y retourner.

Laissons, maintenant, les soeurs de La Fille-Dieu nous la décrire durant son séjour: "*Mère Pia était la bonté même: son amabilité, son visage souriant nous faisait du bien. On aimait à la rencontrer, car ses grands gestes semblaient nous envelopper dans son coeur. Elle avait une immense pitié pour celles qui souffraient: elle aurait voulu les consoler, les aider...Son esprit de foi la portait vers Jésus- Hostie: elle serait restée des heures près du Tabernacle. Elle était une grande silencieuse, restant unie au bon Dieu et vivant en sa présence. Son talent d'artiste nous a rendu de grands services...*" - "*Elle a passé huit ans à La Fille-Dieu, donnant l'exemple d'une parfaite religieuse; c'était une âme généreuse, d'un très grand esprit de foi, d'une charité parfaite et pleine d'une délicatesse vraiment maternelle, un coeur d'or ne pensant qu'à faire plaisir. C'était une âme*

⁵ M. della Volpe, *La strada della gratitudine*, Jaca Book, Milano, II ed., 1996, p.92

⁶ E Francia, *Lettere e scritti di Madre Pia*, Roma 1971, p. 92

silencieuse: pour elle, le silence était une audience d'amour avec Notre-Seigneur. Toute ma vie, je Le remercierai d'avoir vécu en contact avec elle " -

" Elle s'effaçait, cherchait à passer inaperçue. De toutes les vertus elle a donné l'exemple et jusqu'à l'héroïsme". " Une grande moniale: notre Te Deum ambulante..."⁷

Pendant ce temps-là, en Italie, l'Abbesse, élue en 1953 et à qui on doit le transfert de la communauté de Grottaferrata à Vitorchiano, donna sa démission en 1958 pour raison de santé. Une Supérieure *ad nutum* fut nommée. En 1959, se préparait une élection abbatiale et Mère Pia fut officiellement rappelée à Vitorchiano par le Père Immédiat; nous ne savons pas si son rappel avait pour but sa possible élection comme Abbesse ou bien l'exercice d'une responsabilité subalterne; la communauté, dans sa très grande majorité, la réclamait et les supérieurs qui l'avaient destituée appuyaient maintenant son retour. Mais qui se rendait compte que Mère Pia était alors sur le seuil de la mort ? Que, même à lui seul, le voyage depuis la Suisse, étant donné son état de santé, serait très fatiguant ? En tout cas, il ne lui appartenait pas de décider, mais seulement d'obéir: elle partit, très fatiguée, mais sereine. Le 22 février 1959, elle quitta le monastère qui l'avait accueillie et où elle avait désiré mourir; le 25, sur l'intervention de son frère médecin, impressionné par sa mauvaise mine, elle fut hospitalisée à la Polyclinique de Rome, où on lui fit beaucoup de transfusions. On diagnostiqua un myélome dans un état très avancé: par ailleurs, les reins, le cœur et les autres organes avaient subi des dommages irréparables. Mère Pia acceptait les soins et les attentions qu'on avait pour elle avec une reconnaissance détachée, avec tranquillité, avec le sourire. Le 15 avril, elle sortit de l'hôpital et fut reçue chez les soeurs Betlemites pour y poursuivre, sous contrôle, une thérapie désormais inutile, en attendant de rejoindre Vitorchiano. Elle avait bien conscience qu'elle n'aurait pas pu assumer des charges de direction; elle sentait qu'elle approchait de sa mort. Elle voyait bien - et elle le disait avec un calme et un détachement royal -, qu'elle ne rejoindrait jamais, en vie, sa communauté: « *Nous nous en irons chez le Seigneur avant d'y aller* », disait-elle.

« La sachant hospitalisée, je lui ai rendu visite; elle était assise dans un fauteuil. Cette visite m'a beaucoup impressionné. Aucun mot du passé, aucun mot de l'avenir. Aucun signe de joie - même discret - qu'aurait le droit d'éprouver une personne dans son cas; car, quoi qu'on en dise, ce rappel en Italie était une réhabilitation ».⁸

Son retour à Vitorchiano était prévu pour le 5 mai, fête de l'Ascension. Elle mourut d'un collapsus cardiaque le 29 avril, jour où l'Ordre célébrait, selon le calendrier liturgique d'alors, l'anniversaire de la naissance au ciel de saint Robert, son préféré parmi les fondateurs de Cîteaux. Probablement s'identifiait-elle avec sa recherche, son désir de fondation et son renoncement.

Mère Pia avait 67 ans et 40 ans de profession.

Ce fut la première soeur à être ensevelie au nouveau cimetière de Vitorchiano, selon la prédiction qu'elle avait faite à une moniale italienne de La Fille-Dieu.

Son portrait.

Mère Pia était de haute taille, belle, avec un profil délicat. Elle avait reçu de son père l'énergie, la bonne humeur, l'esprit largement ouvert à la science, à la nouveauté: tout l'intéressait, elle voulait tout savoir. Par ailleurs, sa mère, par une éducation douce, mais ferme, lui avait fait acquérir la délicatesse et un esprit religieux. Mère Pia était une femme forte, au sens biblique du terme. Elle était prompte et cordiale pour écouter, très rapide dans l'intuition: psychologue accomplie, elle évaluait de façon foudroyante les dispositions de ses interlocuteurs et savait les mettre à l'aise, rendant la rencontre cordiale, très humaine.

Spontanée, elle avait un comportement dégagé, naturel, sans rien d'un certain style monastique compassé que cependant elle aimait : « *Je n'ai pas de manières monastiques* », se plaignait-elle; mais l'impression qu'elle donnait était celle d'une absolue simplicité. Elle était

⁷ Lettres des soeurs de la Fille-Dieu, 1959

⁸ Lettre de A. F. du 28.5.1983

franche, d'une parfaite loyauté et droiture. Il y avait sans doute dans son tempérament quelque chose d'excessif, mais cela la portait à se donner sans calcul et sans limites pour la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Artiste, avec un sens très vif du beau; elle avait un langage très imagé et saisissait la réalité dans son sens le plus profond. Elle exprimait sa personnalité la plus vraie par une image où elle se voyait avec les bras ouverts sur le monde, élevés, dans le geste de présenter le saint corps de Jésus mort, détaché de la Croix: « *Père, glorifie ton Fils !* ».

Elle avait une façon très vivante et incisive d'enseigner: un jour, au noviciat, pour bien faire comprendre que l'eau de la grâce miséricordieuse de Dieu, obtenue par la foi, par l'humilité et par l'amour, guérit des défauts beaucoup plus vite et beaucoup plus radicalement que beaucoup de luttes à base d'efforts continuels et fatiguants, elle prit, sans rien dire, une petite bouteille et la remplit d'encre. Puis, elle y versa un broc d'eau, en faisant déborder l'encre; et ainsi de suite, jusqu'à ce que la bouteille fut pleine d'une eau parfaitement limpide. Purifiée avec seulement de l'eau ! Evidemment, elle n'entendait pas exempter de tout effort, mais de décentrer les novices d'elles-mêmes, en les faisant vivre en la présence de Dieu. De la même manière, à Laval, elle donnait ses répétitions aux soeurs converses en utilisant des bouquets de fleurs ou des images, pour rendre plus concret et convaincant son enseignement.

Il y avait en elle une compréhension toute maternelle, une façon de participer très vivement, et comme une identification instinctive avec toute forme de faiblesse et de pauvreté, acceptée et avouée: les anciennes se souviennent des gestes de tendresse incroyables qu'elle avait pour les soeurs les plus fragiles et démunies, ou pour quiconque reconnaissait ses erreurs. « *Il y a un Dieu aussi pour les imbéciles* », disait-elle, à l'occasion de ses propres bêtises ou de celles des autres...

Cependant, comme il arrive avec ce genre d'âmes ardentes et généreuses, elle devenait impatiente face à l'orgueil arrogant, au manque de loyauté ou de charité, à la susceptibilité ou au repliement sur soi-même. La mesquinerie, les demi-mesures, le refus de se convertir la rendaient tranchante ou sans voix: si beaucoup appréciaient son exigeante fermeté, quelques-unes la trouvaient autoritaire, sévère, méprisante. Et pourtant son éducation la portait à avoir un respect très délicat pour tout le monde, supérieurs et inférieurs, voisins ou non: c'était ce respect qui rendait ses réprimandes ou humiliations, - dures et fortes, si l'on veut -, mais jamais exaspérantes ou portant à la rébellion. Si cela a pu arriver à quelqu'un, on doit l'attribuer seulement aux mauvaises dispositions de la personne réprimandée. Elle parlait de ce "moi" encombrant qui nous empêche de répondre à l'amour de Dieu, avec une finesse et un humour qui n'avaient rien à envier aux traités de saint Bernard. Elle l'appelait ce "moi" *la pacotille*, une grosse et lourde monnaie, qui n'a aucune valeur, même si nous lui en attribuons beaucoup. Elle utilisait la caricature et une bonne ironie pour corriger toutes les petites manies. Sa taquinerie pour celle qui s'estimait « incomprise » était célèbre.

« *Mère Pia était une de ces créatures absolument exceptionnelles autour desquelles s'accumulent de violentes contradictions, parce que, avec de très forts courants d'admiration, d'affection et d'estime, elles suscitent aussi – fut-ce très peu - des oppositions très tenaces* ».⁹

« *J'ai toujours eu l'impression qu'elle était très maternelle avec ses filles; mais elle ne me mêlait jamais à ses problèmes de vie communautaire. J'ai compris, un jour, qu'un ou deux membres de la communauté lui étaient opposés; mais cela ne venait pas d'une confiance de sa part* ».¹⁰

Certaines offenses à l'amour fraternel la jetaient dans la consternation. Elle avouait, elle-même: « *Les souffrances les plus grandes que j'ai connues comme Supérieure ont été les manquements à la charité. Certaines expressions m'enlevaient jusqu'à la force physique. Une fois, face à une soeur excitée contre une autre, je n'ai pu faire autre chose que me mettre à pleurer.*

⁹ Vitorchiano, CRONACHE, 1875 / 1975, p. 152

¹⁰ Lettre de A. F. du 28.5.1983

*C' était là, peut-être, la prédication la plus efficace ! ».*¹¹

Sa spiritualité.

Sa spiritualité était rectiligne et concrète: elle avait un sens très vif de la majesté, de la grandeur, de la magnificence de Dieu, face à quoi les uniques attitudes possibles étaient l'adoration, la louange, l'action de grâces et l'abandon. Le retour au Père, après la séparation du péché, s'accomplit par Jésus, Dieu fait homme: « *Laissons-nous énamourer par l'humanité du Christ* », disait-elle. Avec son Seigneur elle avait une relation d'épouse, passionnée et forte, exempte de tout sentimentalisme. L'Eucharistie et la Passion étaient au centre de sa vie. La transformation en Lui devait advenir par la voie de l'humilité et de l'obéissance, selon l'Évangile et la Règle. Avant même de connaître la vie monastique et la spiritualité bénédictine, Mère Pia avait eu l'intuition que c'est seulement par une humilité profonde, reçue comme un don et fructueusement vécue, que la créature peut rejoindre son Créateur, à l'école du Fils incarné. A 13 ans, elle avait affirmé: « *Pour devenir humble, je serais prête à m'enfermer dans un couvent* », et ce n'était pas là que des paroles, mais bien une conviction qui ne s'est jamais démentie.

Elle écrivait: « *La vie cistercienne, c'est-à-dire sa louange, sa pénitence, sa simplicité, son humilité, son silence ont pour modèle la vie humaine du Fils de Dieu à Nazareth. On y cherche Dieu et on le trouve, car le silence le fait entendre, et l'obscurité le fait rayonner. La vie à la Trappe porte comme un cachet de mort pour tout ce qui est vanité et confort et un cachet de vie pour tout ce qui élève l'âme vers Dieu. Il n'y a qu'une manière d'être à Dieu, c'est de n'être plus à soi* ».

Pour Mère Pia, il était d'une nécessité vitale d'avoir une saine connaissance de soi et de se convertir radicalement: elle l'exigeait d'elle-même et de ses soeurs, faisant preuve d'une totale confiance en la valeur de la personne, et d'optimisme quant aux possibilités de la liberté humaine. Chacune de ses filles, aimée de Jésus qui avait posé sur elle un regard de prédilection en lui demandant de le suivre, avait été rendue capable de mourir à elle-même et à ce "moi" négatif qui l'empêchait de répondre avec amour au regard du Seigneur. Elle ne craignait pas de proposer à tous un idéal élevé de sainteté. « *Elle avait la stature d'une sainte Thérèse* », disait un Abbé de l'Ordre qui, pourtant, avait été assez prévenu à son égard. Elle aimait et pratiquait la pauvreté au-delà de toute mesure, reconnaissante envers Dieu qui lui avait fait ce don, à elle qui avait tant aimé les voitures et les chevaux.

Elle était portée à l'austérité, sans être pour autant esclave des observances; car ce qu'elle appréciait surtout, c'était le feu intérieur, la simplicité, l'humilité, l'esprit d'union, et la ferveur.

Dans la spiritualité de Mère Pia, nettement christocentrique, et qui avait un caractère de joie, d'optimisme, de simplicité et d'énergie typiquement cisterciennes, trouvaient place, tout naturellement, la Vierge Mère et tous les habitants du Ciel: elle avait la passion des anges, des saints, qui étaient pour elle des amis, des frères; elle sentait qu'ils l'aidaient et elle s'efforçait de leur ressembler pour la gloire de Dieu.

Elle était beaucoup sous l'influence de « Soeur Thérèse », comme elle appelait sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, qu'elle avait connue vers 1912, et donc avant les procès de béatification.

Parmi tous les auteurs cisterciens sa préférence allait à sainte Gertrude, car elle reconnaissait sa propre vocation dans la mystique nuptiale et le caractère amoureux de la sainte de Helfta.

Comme autour de sainte Catherine de Sienne il y avait un groupe de "caterinati", de même autour d'elle s'était-il formé un groupe de fidélistes qui, l'ayant connue, ne l'avaient plus laissée: « *On ne peut dire quels sentiments nous éprouvions en sa présence. Nous qui venions du monde, nous étions d'un seul coup mis en face de la vanité d'une bonne partie de nos activités et de nos ambitions. Nous comprenions qu'à nous aussi, laïcs, s'ouvrait la possibilité de sauver notre âme, avec la grâce de Dieu, avec le sang du Christ, des tentacules du péché, des passions, de l'ignorance. Mère Pia, avec grâce, quasi sans en avoir l'air, ouvrait dans nos esprits une*

¹¹ E. Francia, *Lettere e scritti di Madre Pia*, Roma 1971, pp. 43-44

brèche...On sortait du parloir comme on serait sorti d'un bain dans une source, et on retournait à la ville, pleine de médiocrité, comme exilés de notre vraie patrie, dans laquelle on avait entendu la voix de l'Éternel ».

« J'ai seulement été l'un de tous ceux qui ont eu le privilège de l'approcher. Je me souviens de l'enchantement éprouvé par des moines anglicans, heureux d'avoir découvert en elle comme l'image vivante de l'Église Vierge et Mère, et d'avoir retrouvé l'unité dans ce cœur conformé au cœur de Marie...Si la virginité est une maternité universelle, Mère Pia était bien une mère; à l'exemple de Marie, elle engendrait Jésus dans les âmes: elle les faisait Église vivante, corps mystique du Seigneur. Son union mystique, son silence profond, son sacrifice toujours plus dur étaient offerts à l'Église, pour l'Église...Les brèves et rares rencontres qu'on avait avec elle étaient telles qu'elles n'exigeaient pas d'être répétées: elles exigeaient contrition, changement, conversion. On sortait du parloir avec une conscience renouvelée du devoir qu'on avait de se sanctifier ».¹²

Mère Pia était très sensible. Elle avoue elle-même: *« Je crains la souffrance »*. Or, ce qui révèle son degré de conformité au Christ, ce sont ses réactions face aux humiliations, à l'abandon, à la souffrance: *« Jamais elle ne me parla de ses peines et épreuves passées: elles sont restées le secret du Roi; et pourtant, son âme si délicate a dû souffrir beaucoup, mais, avec son grand esprit de foi, elle n'a pas voulu chercher de consolation dans les créatures. C'est par ce royal chemin de la souffrance sous différentes formes, qu'elle a préparé cette divine rencontre du 29 avril 1959 ».¹³* *« Je n'ai pas été ébloui par ses dons ou par sa forte personnalité. Non, mon estime pour elle est née inconsciemment et graduellement dans les relations régulières que j'ai eues avec elle pendant plusieurs années, à Grotta. A cela est venu s'ajouter le témoignage de son saint abandon par son attitude en exil et à son retour à Rome. A l'estime est venue s'ajouter aussi une teinte d'admiration ».¹⁴*

Mère Pia eut beaucoup à souffrir à la suite d'accusations à propos de l'offrande de Maria Gabriella: dans un climat que quelques-uns qualifiaient " d'exaltation mystique", le comportement de l'Abbesse de Grotta n'était-il pas imprudent ? *« Son attitude était d'une extrême prudence. Elle vivait dans la crainte de voir quelques-unes de ses religieuses prises d'un élan trop précipité pour s'offrir en sacrifice à telle ou telle intention. Elle disait que c'était là un danger fréquent dans un milieu cloîtré. Sa prudence s'exprimait par une raideur voulue et une réserve destinée à décourager les élans intempestifs. Pour l'offrande de Maria Gabriella, elle a beaucoup hésité et, lorsque après mure réflexion elle s'est rendue à l'évidence, elle en a beaucoup souffert: elle a insisté sur les précautions minutieuses qu'il importait de prendre afin que cette "offrande" fût authentique et non point marquée par une velléité imprudente et teintée de dolorisme. Elle suivit avec angoisse le développement de la maladie, veillant avec la plus grande attention à ce que rien ne fût négligé qui aurait eu pour conséquence d'aggraver la maladie; plus encore, elle exerça toute son influence pour parvenir à la guérison de la religieuse, dont elle suivit la progression du mal avec angoisse ».¹⁵*

Ce brin d'excentricité qu'elle avait eu dans sa jeunesse et qui était dû à sa nature passionnée d'artiste avait été contenue par une rigide discipline intérieure. Dans ses dernières années, au dire de ceux qui la connaissaient, l'amour de Dieu et du prochain paraissait en elle comme un fleuve qui s'écoule, puissant et placide, entre des rives inspirant la sécurité. Rien d'exalté, rien de trouble. Après avoir gravi tous les degrés de l'humilité, Mère Pia semblait avoir atteint cette charité parfaite qui chasse la crainte. Pour elle, tout était contenu dans les mots avec lesquels elle commentait la célèbre affirmation de saint Jean de la Croix: *« Au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'Amour: quel soupir de soulagement ! »*.

Après sa mort.

¹² Souvenirs de G. S. et G. V.

¹³ Lettre d'une soeur de la Fille-Dieu, 1959

¹⁴ Lettre de A. F. du 28.5.1983

¹⁵ Lettre de G. Z. du 23.9.1983

La génération entrée dans la communauté de Vitorchiano à la fin des années 50 ou dans la décennie de 60 n'a pas connu Mère Pia, mais s'est trouvée enveloppée dans une atmosphère tout imprégnée de son souvenir, de son enseignement, de son esprit. Son départ soudain pour la Suisse en 1951 était resté comme une blessure très vive dans la mémoire de la majeure partie de la communauté qui le vivait encore comme un traumatisme ; son rappel en 1959 constituait, aux yeux de tous, un signe évident de réhabilitation. Les jeunes qui avaient assisté à ses splendides funérailles, ou qui entendaient leur Mère Maîtresse et les anciennes parler souvent d'elle, voulaient donc "savoir". Il y avait eu trop de points obscurs dans ces événements! On pouvait comprendre facilement que quelques soeurs n'aient pas apprécié Mère Pia, avec cette passion exigeante de don total de soi au Seigneur qu'elle avait pour elle-même et pour les autres. Avec elle, il fallait voler, pas piétiner!... Cependant, il ne s'agissait pas seulement de cela: les documents qui nous sont restés jettent une certaine lumière sur ces vicissitudes bien complexes, sans toutefois les expliquer complètement.

*« De cette formatrice de consciences monastiques, Maria Giovanna Dore avait accepté avec enthousiasme d'écrire la vie, et, dans ce but, avait réussi à rassembler un matériel intéressant, des témoignages de valeur indiscutables. Elle avait déjà commencé la tâche désirée, quand elle fut priée de passer sous silence quelques événements. Elle déposa sa plume, rendit le matériel à qui le lui avait fourni, et déclina la charge parce que « la vérité ne peut pas être offensée par des omissions, même si elles sont suggérées par une certaine opportunité ». Elle se serait sentie co-responsable d'un choix ambigu, au service de considérations contraires à sa droiture. Elle estimait trop Mère Pia pour l'exposer à des...mutilations! Ainsi nous manque le profil d'une Abbesse auquel M. G. Dore aurait consacré les vives couleurs de son riche talent d'écrivain ».*¹⁶

*« Il est probable que Mère Pia, marquée par une rigueur traditionnelle, et mue, en même temps, par une intuition clairvoyante, quasi prophétique, se soit penchée avec, peut-être, une passion jalouse sur les nouvelles générations juvéniles. Pour elles, elle doit avoir conçu dans son coeur le rêve d'une fondation qui les eût réunies dans une expérience conforme au charisme cistercien. On entrevoit là le danger d'une rupture entre générations, qui aurait désintégré la communauté... ».*¹⁷

*« Lorsque l'annonce de son départ pour la Suisse m'est parvenu, je n'ai pu m'empêcher de penser qu'une erreur venait d'être commise...Jamais elle ne m'a parlé du motif de sa venue en Suisse. Elle écartait toute conversation qui pouvait revenir sur les événements la concernant, et jamais elle n'a laissé échapper la moindre plainte sur son éloignement de Grotta et de sa communauté...Est-ce que les vrais motifs d'opposition à M. Pia ne sont pas à chercher dans son activité œcuménique ? ».*¹⁸ En effet, les très nombreux contacts épistolaires et l'influence charismatique de Mère Pia, exercée surtout au parloir, pouvaient en incommoder quelques-uns: il s'agissait d'une moniale cloîtrée, d'une trappistine! On doit dire que l'Abbesse de Grottaferrata était la première à souffrir de ces contacts, dont elle voyait cependant les effets positifs pour l'extension du Règne, mais qu'elle ne désirait pas, car ils la contraignaient à un rythme de vie impossible pour ne se soustraire à aucune des exigences légitimes de sa communauté. Elle faisait sa correspondance la nuit, dormant 3 ou 4 heures seulement. En plaisantant, elle disait que les nuits auraient dû être de 24 heures et les jours de 36. En tout cas, nous savons avec certitude que des dénonciations furent faites au Saint Office, au sujet de ses colloques au parloir et de sa prodigalité dans l'accueil des hôtes.

Les documents dont on dispose, recueillis en ce demi siècle qui nous sépare des faits, apportent, comme justification de ses démissions, provoquées et acceptées, et comme justification de son départ soudain du 19 avril 1951, d'autres motifs misérables: des interventions indiscretes et

¹⁶ M.M. Morganti, *Maria Giovanna Dore*, Morcelliana, Brescia 2001, pp.189-190

¹⁷ M. G. Dore, *Sr. Maria Gabriella per l'unità della Chiesa*, VI ed., Morcelliana, Brescia 1983, p. 218; Cfr. Vitorchiano, CRONACHE 1875 /1975, p. 230

¹⁸ Lettre de A. F. du 28.5.1983

inoportunes d'un Père aumônier, par ailleurs très bon, et l'influence exercée sur le Père Immédiat, lointain et donc absent, de la part du jeune Supérieur de Frattocchie, voisin et donc présent, qui fit preuve - du moins, en cette affaire-, d'une crédulité excessive devant certaines "ruses" typiquement féminines. Mère Pia, du reste, eut toujours beaucoup d'estime pour les Supérieurs en question, ne se permettant jamais de critique à leur égard.

Tous ces motifs, et peut-être d'autres que l'on ignore, expliquent ce qui, à 50 ans de distance, apparaît comme une mesure erronée et injuste: mais le comportement de Mère Pia, comme on le déduit de ses lettres, nous transporte immédiatement dans une autre sphère, où l'on respire l'air évangélique et pur de l'humilité, du pardon, de l'oubli de soi:

*« J'ai laissé Grotta dans l'insuccès le plus évident... Des torts, devant les hommes, on en a davantage encore que ceux qu'on nous impute. D'autre part, devant Dieu, on n'en parle pas ! Il est donc inutile de discuter. Je suis convaincue que ces personnes qui ont provoqué la divine rafale ont agi pour la gloire de Dieu et ont tellement cherché Dieu que je l'ai trouvé, moi. Ils méritent un monument ! Donc, le Bien-aimé Seigneur qui voyait mes immenses désirs, mes pauvres et inutiles efforts, le goût que j'avais pour Son oeuvre que j'aurais voulu renouveler, rendre fervente, tout à fait le Ciel en la terre, m'a prise comme Habacuc et m'a emportée jusqu'ici ».*¹⁹

*« Le feu intérieur: s'oublier soi-même par amour pour Dieu et par amour pour le prochain...je ne réussis pas à l'allumer dans la communauté comme je l'aurais voulu et en reconnaissant que c'est ma faute, avec une profonde reconnaissance, j'ai laissé une place que je ne savais pas tenir. Ne cessez pas de me faire l'immense aumône de votre memento au « Nobis quoque peccatoribus ». Il me sera un manteau royal sur mes épaules de mendicante».*²⁰

*« Quand je pense que je suis ici, heureuse, tranquille, seule, en silence, enlevée par une Main toute-puissante de ce chaos d'occupations, des misères! Il y a beaucoup de vraie joie à éprouver un manque du côté des hommes et à rester avec Dieu Seul (9.12.1951). Quelle paix de penser qu'il y a Dieu...et de disparaître en adorant et en acceptant! (19.12.1952). Mon Dieu, quelle paix de se sentir un rien, et un rien entre Ses mains! Je commence à jouir de souffrir. Le véritable amour est de souffrir pour Lui. Ce qui nous fait souffrir est ce qui en nous, reste de nous. Puis, peu à peu, on souffre toujours plus de ce qui Le fait souffrir, Lui, et alors la souffrance est une joie profonde – amère -, mais qui vaut plus que toute autre joie (9.6. 1952). Souffrir est une loi, et quand on est jeune on n'y pense pas, mais, à mon âge, on le voit et on le comprend. Comme ont souffert les saints! Et comme le Seigneur se sert aussi de ses créatures, souffrant en nous et en nous comprenant tellement! Dieu seul, seul, seul! Tout n'est rien, mais Lui suffit et il est Tout-Puissant (26.6.1952). Je pense seulement à me consumer dans l'amour (18.9.1952). Que Dieu me pardonne! Et que toutes me pardonnent! C'est cela, et seulement cela que je dois dire! (6.9.1953) ».*²¹

L'unité des chrétiens

Dans cette esquisse, nécessairement incomplète, nous n'avons pas parlé d'un trait important de Mère Pia: son amour pour l'unité des chrétiens.

Cette omission, nous l'avons faite sciemment pour souligner d'autres traits de son extraordinaire personnalité de moniale et d'Abbesse. D'une part, sa vie est tellement liée à l'offrande de soeur Maria Gabriella que, dans toutes les biographies de la Bienheureuse, on note amplement la contribution de Mère Pia à la cause de l'unité. Par ailleurs, cette contribution mériterait un large exposé particulier, difficile, du reste, étant donné que le caractère spirituel de cet apport ne peut pas être complètement évalué et documenté.

On a récupéré beaucoup de ses lettres, mais la majeure partie est perdue, comme, du reste, d'autres écrits de Mère Pia, brûlés par elle ou sur son ordre avant son départ pour la Fille-Dieu. Ce

¹⁹ Lettre à B. T. du 25.7.1951

²⁰ Lettre à D. T. du 18.9.1951

²¹ Lettres à B. T.

que nous pouvons affirmer avec certitude est que le monastère de Grottaferrata de Mère Pia était devenu, au commencement du mouvement oecuménique, comme une centrale d'où rayonnaient lumière et chaleur: les initiatives visibles, les rapprochements, le dialogue ont eu lieu, assurément, ailleurs, mais ils dépendaient, pour une part, de la passion oecuménique de cette grande moniale, unifiée par l'amour et par la souffrance.

Pendant les années de son exil, Mère Pia continua de s'occuper de l'oecuménisme, surtout en travaillant à diverses traductions en langues étrangères de la biographie de Sr Maria Gabriella. Le Seigneur l'introduisait désormais dans cette unité de la sainteté, où toutes les divisions confessionnelles n'ont plus de raison d'être.

“ Je ne puis oublier qu'elle me parlait facilement, et avec la vivacité qu'elle savait y mettre quand un sujet lui tenait à coeur, des visites ou des correspondances de nos frères séparés de France ou d'Angleterre. Pourtant elle avait devant elle un auditeur qui ne devait pas beaucoup l'encourager, car, en ce temps-là, l'oecuménisme semblait être un problème d'Eglise hors de ma portée. Ce que Mère Pia ressentait si vivement en son coeur, ce qu'elle vivait en “ prophète ”, n'avait que peu de résonance en mon âme. S'en apercevait-elle ? Toujours est-il, en tout cas, qu'elle n'a jamais tenté de me faire le moindre geste en faveur de l'oecuménisme... Ce sujet de l'unité était en elle comme un instinct, instinct qui était grâce, certainement, et ses désirs et ses actes répondaient à cet instinct, à ce charisme qui lui étaient particuliers. Aujourd'hui, avec le recul du temps, je crois que toute sa vie spirituelle était mue par une force qui faisait converger toute son activité au profit de l'Unité... On ne m'étonnerait pas si on découvrait un jour qu'elle a, elle aussi, offert sa vie pour l'Unité.”²²

Le classement des écrits qui nous restent et les recherches sur l'apport de Mère Pia Gullini en faveur de l'oecuménisme naissant, nous permettront – nous l'espérons – d'en éclairer bien des aspects qui, jusqu'à maintenant, n'ont pas été suffisamment étudiés, et mettrons ainsi en pleine lumière cette grande figure prophétique.

Augusta Tescari
Monastero di Vitorchiano

²² Lettre de A. F. du 28.5.1983